

Le visage de Paris, au fil des siècles, n'a cessé de se transformer. Parfois aux dépens de l'esthétique, mais parfois, au contraire, pour de sérieuses améliorations. Ce fut le cas le jour où disparut en 1932, l'estacade de l'île Saint-Louis qui, pendant deux siècles, a prolongé l'île d'un surprenant enchevêtrement de poutres et de madriers.

Dulaure, le grand historien de la capitale, écrit ainsi l'estacade, en 1821, son « Histoire physique, civile et morale de Paris » :

« A l'extrémité orientale de cette pile est une estacade en bois fermant presque entièrement le bras de la seine qui coule entre cette île et l'île Louviers, laissant aux bateaux et coches un passage convenable.

L'objet de cette construction en bois est de briser l'effort des glaces lors des débâcles, et d'abriter les nombreux bateaux de charbon et autres qui, comme dans une gare, remplissent l'espace qui s'étend depuis cette estacade jusqu'au Pont Marie. »

Pierre Larousse, lui, cinquante ans plus tard – l'estacade étant encore debout – se montrait plus critique :

« C'est, écrivait-il, une forêt de bois dont Paris rougit aujourd'hui, tant pour sa mauvaise exécution que pour le peu de services qu'elle rend. Construite à une époque reculée, elle aurait besoin d'être refaite complètement pour recevoir le caractère et les dispositions qui lui conviennent.

On dirait, à voir cette masse noire, une fortification flottante construite à l'épreuve du boulet. Il faut certainement que ces digues présentent une résistance suffisante pour ne pas être démolies par les grandes eaux, les débâcles et autres chocs.

Mais entre une masse informe et une construction régulièrement établie, il y a une très grande marge. »

L'estacade qui soulevait la colère de Pierre Larousse a disparu. Et même le talent de Jongkind\*, qui en a fixé l'image pour la postérité, ne saurait la faire regretter.

\* *L'estacade en 1853* de Jongkind à Angers, au musée des Beaux Arts.